
À L'AFFICHE

Délectable pulpe d'été

Un tour de force. Andrea Novicov est parvenu à maintenir les quatre cinquièmes de ce qu'il avait prévu avant le Covid-19. Nos conseils, outre les pièces déjà mentionnées?

La Collection, du 18 au 23 juillet. Signé Léa Pohlhammer, Catherine Büchi et Pierre Mifsud, cet inventaire comique aurait dû se jouer au Festival d'Avignon, dans le cadre de la Sélection suisse en Avignon. Il sera notamment question du vélo-moteur de notre adolescence. Croquant.

A l'envers, à l'endroit, du 18 au 23 août. Et si on dégivrait les contes? La comédienne Muriel Imbach affranchit Blanche-Neige de son vieux cadre genré. La belle revit en garçon, victime d'un beau-père sournois, sauvée par une princesse. A l'intention des enfants et de leurs parents.

Les Monstres du palais de cristal, jusqu'en septembre. Il vaut la peine de s'aventurer dans la serre attenante à l'Orangerie. L'artiste Camille Renversade y déploie la panoplie des explorateurs d'antan, quand le yéti et le monstre du Loch Ness excitaient les imaginations et l'esprit de conquête de l'homme blanc. ■ A. D.

TOUTE LA CULTURE.COM

Publié le 22 juillet 2020

VéloMOTEUR et TéléPHONE à cadran rotatif : *La Collection* du Collectif BPM pour la Sélection Suisse en Avignon au Théâtre de l'Orangerie de Genève



Le Collectif BPM formé des initiales de ses membres (Catherine Büchi, Léa Pohlhammer, Pierre Mifsud) nous présente sa *Collection* pour l'édition 2020 de la Sélection suisse en Avignon (reportée à l'été 2021) au superbe Théâtre de l'Orangerie. Formée jusqu'à présent de la K7 audio, elle s'enrichit du VéloMOTEUR et du TéléPHONE à cadran rotatif. Dans ces deux petites pièces d'une trentaine de minutes chacune, le trio talentueux redonne vie avec brio à ces objets vintage un peu oubliés. On rit beaucoup et on sort avec une seule idée en tête : voir *La Collection* s'agrandir !

Le véloMOTEUR et le TéléPHONE à cadran rotatif ressuscités

Le trio entre sur scène, il n'a pas encore ouvert la bouche que le public est déjà hilare. Tout dans la gestuelle empêchée par des corps trop grands pour les personnes qu'ils abritent est parfait. Nos comédien.nes ont 15 ans. Ils incarnent des ados qui nous racontent le VéloMOTEUR: ses bruits, les interactions qu'il suscite, les négociations avec les parents pour avoir le droit d'en conduire un – parfois en vain –, les manip' pour le débrider, le passage de la scelle tape-cul à la scelle banane, et le must, le phare tomate ! On est entraîné dans ces fragments de souvenirs et d'histoires sur fond de musiques d'époque quand soudain le téléphone sonne.

C'est un TéléPHONE à cadran rotatif qui trône sur un secrétaire sur le devant de la scène. Nos ados deviennent alors Jill – et non pas Gilles, attention – une baby-sitter qui reçoit des appels anonymes dignes d'un film d'horreur américain; une comédienne qui tente de jouer une scène mais qui est

constamment interrompue; une colombienne qui travaille dans les télécommunications. Ces trois histoires se mêlent avec pour seul point commun ce téléphone à cadran rotatif.

Bref, rien n'a vraiment de sens mais tout fait sens grâce au talent des comédien.nes et leur aisance d'interprétation exceptionnelle. On assiste à de la haute voltige où les commédien.nes passent d'une histoire à l'autre tout en s'accrochant à ces deux objets de référence, sorte de trapèze de leur performance sur lesquels reposent leurs acrobaties.

Une justesse d'interprétation hilarante

Pourtant, si tout tourne autour du Véloréacteur et du Téléphone à cadran rotatif, il n'y a rien sur scène. Ils n'existent que par leurs sons: un vrombissement de moteur ou une sonnerie stridente. Leur présence s'impose toutefois à nous et leur réalité est délimitée par les performances des commédien.nes. Il en va de même pour les décors, qui se modèlent sur les pas de ces derniers, occupant cet espace vide pour le faire devenir rue, boîte de nuit ou salon américain. Ils virevoltent avec aisance et nous laissent un sourire sur les lèvres prêt à se transformer en rire à la première occasion. Et on rit d'ailleurs jusqu'aux larmes parfois, mais pas un rire potache. On rit de la justesse de l'interprétation et de l'incarnation des personnages et des situations liées à ces objets désuets. Le trio démontre ici une prodigieuse capacité d'observation qui, doublée d'un travail certain, permet une interprétation précise et toujours fine. Chaque geste, mimique, clignement d'œil, changement de ton est parfait et parfaitement réfléchi pour paraître parfaitement naturel. Le rire vient de là, de l'acuité totale de ce fantastique trio.

C'est un sans faute, la salle est conquise et il nous tarde maintenant de découvrir la suite de *La Collection*. Après la K7 audio, le Véloréacteur, le Téléphone à cadran rotatif, c'est le Téléviseur à tube cathodique, pièce maîtresse des salons d'autrefois et le plus discret mais non moins symbolique Service à asperges qui seront racontés dans les deux prochains épisodes joué au Théâtre St-Gervais à Genève en décembre 2020... Et on ne peut que vous inviter à ne pas rater ça !

Chloé Hubert

Une mini-sélection suisse alliant puissance et intelligence



Avant son retour en 2021 à Avignon, la Sélection suisse en Avignon s'invite au Théâtre de l'Orangerie, à Genève. *Opæ* et *La Collection* présentés en juillet se révèlent deux spectacles entièrement dédiés aux acteurs et passionnantes par la richesse de leur univers.

Depuis son impulsions en 2016, la Sélection suisse en Avignon (SCH) s'est en une poignée d'années imposée dans le paysage avignonnais. Soutenant chaque année cinq à sept artistes helvètes – quel que soit leur niveau de notoriété – ce programme leur permet de bénéficier de la vitrine que constitue le festival. Pour ce faire, il investit plusieurs lieux du Off ainsi que, parfois, du In (c'est le cas de *Phèdre !* conçu par François Gremaud, interprété par Romain Daroles et joué dans le In en 2019).

À qui s'interrogerait sur la rapidité avec laquelle cette sélection a su trouver sa place à Avignon, l'on suggérera que cela a à voir avec la cohérence de ce projet. Dans le marché que constitue le festival Off, peu de programmations en sont vraiment une, entendue comme excédant la juxtaposition d'œuvres pour dessiner un paysage artistique chaque été renouvelé. Plutôt que de s'attacher à une thématique (un choix bien souvent restrictif et didactique) la directrice de la SCH, Laurence Perez, explique programmer chaque édition en « rêvant ». Ce qui ne veut pas dire évacuer les contingences matérielles mais bien plutôt choisir des spectacles – sans obligation de nouveauté, certains projets ayant vu le jour plusieurs années auparavant – en étant vigilant à la manière dont ils vont s'articuler.

Et puis, plus qu'une simple programmation, c'est un accompagnement que défend Laurence Perez (en somme, si les spectateurs doivent pouvoir découvrir des œuvres, il importe que les compagnies les présentent dans de bonnes conditions). Outre la prise en charge de la location des salles, des frais techniques, et le versement de défraiements, la petite équipe de la Sélection suisse épaulé les artistes, œuvrant à la diffusion, à la visibilité dans les médias, mais aussi suivant d'un regard affûté chaque projet artistique

Avec cette année particulière et l'annulation du festival d'Avignon, la SCH a choisi d'indemniser les équipes, tout en s'engageant à les reprogrammer en 2021. Si il faudra donc attendre l'été prochain pour appréhender l'intégralité de cette sélection, une petite partie est visible cet été. Pour la découvrir, il faut faire un détour par... la Suisse. En l'occurrence le Théâtre de l'Orangerie, à Genève, havre de verdure niché dans le parc La Grange, au bord du Lac Léman. En intelligence avec le directeur du lieu Andrea Novicov et son adjoint Frédéric Choffat et en cohérence avec leur projet, ce sont trois spectacles de la SCH qui intègrent la programmation estivale de l'Orangerie. Avant *À l'envers, à l'endroit* prévu en août, *Opa* et *La Collection* ont joué en juillet. Deux créations qui dans leur simplicité formelle rappellent l'essence du théâtre : celle de convoquer des images, des univers, et de susciter des réflexions par la seule présence des acteurs.

Opa, intensité et grâce

Premier spectacle de Mélina Martin, danseuse, comédienne et performeuse diplômée de l'École de la Manufacture (Lausanne) en 2016, *Opa* revisite l'histoire d'Hélène de Troie. Rien à voir dans cet intitulé « OPA » avec le mot allemand signifiant « Papi » puisqu'il s'agit d'un terme grec. Exprimant la surprise ou l'étonnement, cette interjection qui est, également, fréquemment utilisée lors de cérémonies telles que les mariages, sonne comme un rappel des origines de Mélina Martin. Comme elle-même le précise, elle puise dans « [Sa] Grèce un matériau puissant et joyeux » pour explorer la vie d'Hélène, femme de Ménélas roi de Sparte, et dont l'enlèvement par Pâris déclencha la guerre de Troie.

Seule en scène, Mélina Martin est donc Hélène, celle considérée comme « *la plus belle femme du monde* ». Comme elle nous l'expose dans l'une des premières séquences du spectacle en nous regardant droit dans les yeux, trois versions de sa vie existent. Selon la première, Hélène est enlevée et violée par Pâris. Selon la deuxième, ensorcelée par Aphrodite, la femme tombe sous le charme de l'homme, et le suit de son plein gré. Selon la troisième, Aphrodite berne Pâris et exile Hélène en Égypte. Tout en partageant avec nous, spectateurs, ses interrogations, c'est le deuxième récit que décide de vivre sous nos yeux Hélène. Soit celui où elle ne subit pas de violences et est pleinement consentante. Sauf que la cérémonie du mariage débute, se prolonge, s'éternise, et que Pâris se fait diablement attendre... La variante romantique du mythe d'Hélène se révèle n'être qu'un miroir aux alouettes. *Opa* se clôt sur la chute terrible éprouvée par la jeune femme comme sur la mue que cet échec déclenche chez elle.

Ce parcours d'une femme enferrée dans le carcan d'une vision patriarcale, Mélina Martin nous le donne à voir autant qu'à ressentir. Avec pour seuls accessoires deux chaises, une robe de mariée et un micro, l'interprète nous tient par sa seule présence en haleine de bout en bout. Qu'il s'agisse de la séquence inaugurale – empreinte de délicatesse et de pudeur – où elle esquisse des pas de danse classique en tutu et pointes ; de l'exposition de « sa » vie d'Hélène narrée en grec et français, le passage d'une langue à l'autre se réalisant avec une rare fluidité ; de la fête de mariage où elle exulte toute entière séductrice et joyeuse ; où de son désespoir exprimé dans des chants allant vers les cris lorsqu'elle réalise que Pâris ne viendra peut-être pas, Mélina Martin fait preuve d'une même maîtrise, d'une grâce et d'une grande intensité de présence. D'une virtuosité, aussi, dans sa capacité à passer d'une émotion à l'autre, à susciter rire ou peine, comme à nous interpeller et de fait

à partager avec nous ses réflexions sur sa condition de femme-objet. Aussi modeste formellement que soigné et pensé dans sa facture – ainsi de la création lumières de Léo Garcia qui épouse subtilement toutes les pulsations du spectacle –, *Opa* se révèle un spectacle percutant.

Si au sortir de la représentation, le propos peut sembler un peu léger en regard de la puissance rare d'interprétation, c'est sans doute qu'*Opa* est de ces œuvres qui méritent d'être infusées. Une fois dépassée la sidération suscitée par une telle performance, le parcours de cette Hélène contemporaine s'affirme bien comme un cheminement vers l'émancipation. Certes l'idylle avec Pâris n'est qu'une chimère, mais elle permet en se dissipant à Hélène de tourner « *la tête et [voir] ce qu'il y a à côté* ». Soit de désérer les schémas trop normatifs pour prendre des chemins de traverse, loin des conventions. Lorsqu'on sait que la formation initiale de Mélina Martin est la danse classique – séquence inaugurale du spectacle – l'on saisit alors la portée autobiographique de l'ensemble. Ainsi que l'évidence pour elle à incarner de manière organique et sensible ce cheminement vers la liberté.

La Collection, leçon de choses

Conçue et interprétée par le collectif BPM (réunissant les comédiens Catherine Büchi, Léa Pohlhammer et Pierre Mifsud), *La Collection* se veut un projet au long cours. Soit la création progressive d'une série de formes courtes, chacune se dédiant à un objet ayant fait les riches heures d'années ou décennies du XXe siècle. Des objets depuis tombés en désuétude, relégués au rang de déco *vintage*.

Débuté avec la K7 audio, *La Collection* compte depuis deux autres épisodes (dédiés respectivement au vélomoteur et au téléphone à cadran rotatif), avant la création de deux prochains (le service à asperges, le téléviseur à tube cathodique). Là, ce sont le Vélomoteur et le Téléphone à cadran rotatif que les spectateurs ont pu découvrir. Sans qu'aucun des fameux objets ne soit *jamais* exposé. Cela débute très simplement : sur un plateau à la lumière tamisée et occupé par trois chaises, les comédiens prennent place à l'avant-scène. Le trio – qui s'est rencontré au sein de la 2b company – est vêtu de noir, de manière chic et sobre et nous observe en silence, l'air un peu mal à l'aise. Face à leurs regards vaguement inquiets, un peu désabusés, et le contraste entre la petite taille de Pierre Mifsud et celle de ses acolytes Catherine Büchi et Léa Pohlhammer (qui l'entourent), déjà le rire naît. Après quelques minutes, Mifsud prend la parole. « *Non, je n'ai pas de vélomoteur, bien que j'ai l'âge d'en avoir un, ça me disait rien du tout et j'en avais pas envie. J'ai quinze ans.* » lâche-t-il rapidement, avant d'avouer, dépité « *non, en fait c'est mes parents qui veulent pas que j'ai un vélomoteur.* » Chacun leur tour, ces personnages d'ados vont raconter leur rapport à cet objet, dans une succession de fragments alternant entre adresses au public et incarnation. Il y a celui, donc, qui n'en a pas, celle qui a travaillé pour se l'offrir, et la troisième qui a relevé un défi pour obtenir le précieux véhicule. Mais si les témoignages au débit soutenu sont bien truffés d'un exposé minutieux du vélomoteur et de ses usages – débridage, types de selle, etc. – l'ensemble excède largement cette seule description. L'équipe nous (re)plonge dans les époques de gloire de ces objets et replacent leur importance dans des anecdotes et récits précisément relatés, du jeu de séduction entre deux ados, à l'altercation entre deux autres. Passionnant subterfuge pour déployer des histoires évoquant une époque révolue, la démarche s'appuie sur une mécanique de jeu implacable, dominée par l'autodérision.

Quoique les références et les univers déployés diffèrent, il en va de même pour le Téléphone à cadran rotatif. Dans celui-ci, les évocations sont majoritairement cinématographiques, le téléphone étant un accessoire indispensable du film d'horreur hollywoodien, comme de *L'Impossible Monsieur Bébé*, film d'Howard Hawks – la dernière séquence prenant elle le large loin du cinéma, entre un village de Colombie et Genève. Là encore, c'est la parole qui mène le jeu et qui guide les corps des comédiens, toujours entre désinvolture et distance semi-ironique. Également économique formellement, ce second épisode se révèle tout aussi cocasse et truffé d'humour que le premier.

Pas d'esbroufe, mais une interprétation au cordeau et une écriture rondement menée, où la récurrence de deux éléments – la glace à la pistache et le léopard – fait le lien entre les fragments des deux épisodes. Savamment écrit et articulé, suscitant la jubilation par son interprétation et sa capacité à produire des images, l'ensemble fait plus qu'offrir un plaisir moment de théâtre. La citation de l'autrice Annie Ernaux dans le dossier de presse du spectacle résonne ici particulièrement « *Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais* ». Loin d'une démarche nostalgie pointe, en effet, une forme de mélancolie. Derrière l'évocation comique, *La Collection* nous rappelle à quel point les objets qui nous entourent façonnent nos modes de vie, nos imaginaires, nos pensées. Et elle nous invite, qui sait, à considérer avec un peu plus d'acuité les objets d'aujourd'hui composant notre collection contemporaine.

Caroline Châtelet